

Libretto

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

LA FABRICATION
DE L'AUBE

récit

libretto

© Éditions Québec Amérique Inc., 2006.

ISBN : 978-2-36914-028-3

Né en 1960 à Drummondville, au Québec, Jean-François Beauchemin travaille d'abord comme rédacteur puis comme réalisateur à Radio-Canada, avant de publier des romans. En 2004 paraît *Le Jour des corneilles*, récompensé par le prix France-Québec. La même année, il est terrassé par une violente maladie qui le plonge dans le coma. À la suite de ce face-à-face avec la mort, il écrit *La Fabrication de l'aube* (prix des Libraires 2007 au Québec), récit autobiographique dans lequel il raconte ce qu'il considère comme une résurrection et sa conversion spirituelle.

En souvenir de mes parents

J'ai toujours eu besoin, pour travailler, de faire face à une fenêtre et que cette fenêtre donne sur un aperçu de ciel et d'espace – j'allais dire : d'espérance. Appliquée à ma tâche, je ne vois plus le paysage. N'importe ! Il suffit que je le sache là pour me sentir réconfortée, emportée, soustraite peut-être à la condition de servitude qui est le lot de tout être, mais encore plus sans doute, quoi qu'on en pense, de l'écrivain, interprète des songes des hommes, mais qui n'y a pas accès à son gré et reste souvent à la porte, à attendre comme un pauvre.

GABRIELLE ROY

La Détresse et l'Enchantement

Un jour, je suis mort. C'était vers le milieu de l'été, le ciel était d'un bleu immaculé. C'est l'un des souvenirs les plus précis que je conserve de ce jour-là. Je me suis toujours demandé : « Pourquoi cet événement s'est-il produit au moment où le ciel tout entier semblait se détourner du malheur ? » Je me souviens aussi, mais avec beaucoup moins de netteté, de mon arrivée au premier hôpital, de la lenteur des infirmières à me soulager de la douleur, de mes invectives à leur endroit. Et aussi, à la fin : mon transport en ambulance vers un second hôpital plus spécialisé, parce qu'à ce moment les choses tournaient mal pour moi. C'est là, dans cette ambulance, que j'ai été pour la première fois de ma vie totalement habité par la certitude de ma mort imminente. C'est une expérience peu banale, qui n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'on en imagine habituellement. On va mourir, c'est tout. On n'a pas le temps d'être triste, ni même d'avoir vraiment peur. Dans l'urgence du moment, on a le curieux réflexe de rassembler des images, de se composer en catastrophe une sorte de bagage peut-être, comme si on partait en voyage et qu'on réalisait soudainement que, tout au bout de la piste, l'avion n'attend plus que nous pour décoller. Alors à ce brave ambulancier qui me tenait la main et m'encourageait de ses paroles, je disais : « J'ai quatre frères et une sœur, ils s'appellent Jacques, Pierre, Jean-Luc, Benoît et Christiane.

Trois d'entre eux sont plus vieux que moi, deux me suivent. Jean-Luc, Christiane et Benoît ont des enfants. Jacques s'est acheté une nouvelle voiture récemment. Pierre est photographe. Tous portent des lunettes.» Mais pourquoi ces précisions maniaques ? Peut-être parce que j'éprouvais le besoin d'incarner par les mots ces personnes que j'aimais tant, de leur donner chair et vie, là, dans cette ambulance hurlante, de les appeler à une certaine existence, à cet instant où je sentais la vie s'échapper de moi à une vitesse si fulgurante. J'ai dit encore : « Il faut aussi que je te parle de Manon », et alors d'une voix saccadée, entrecoupée par le tranchant de la douleur, j'ai parlé de ma femme. Peu de choses me restent aujourd'hui de la description que j'en ai faite, mais j'entends encore ces mots de l'ambulancier quand je me suis tu finalement : « Tu es chanceux. » Et en un sens, c'était vrai. Malgré les cent couteaux qui me déchiraient le ventre, j'avais de la chance : j'avais vécu quarante-quatre ans sur la terre, dont seize auprès d'une femme pour qui les autres étaient toujours plus importants qu'elle-même. J'aurais voulu m'attarder un moment à cela, revoir en pensée un peu de cette époque dont j'étais convaincu qu'elle s'achevait à présent. Mais je sentais qu'il me fallait maintenant me préparer, je ne voulais pas entrer dans la mort si précipitamment, sans avoir pris au moins quelques minutes pour dire adieu à ce monde que je ne reverrais plus. J'avais évoqué, puis imprimé en moi le visage de ceux que j'aimais. Je devais désormais, dans ce véhicule qui allait peut-être devenir mon tombeau, aller au-devant de moi-même. Toute ma vie j'avais été seul, j'avais appelé de mes vœux cette solitude. C'est que j'ai compris très tôt qu'il y avait dans la société de mes semblables un je-ne-sais-quoi qui ne me convenait pas : malgré mes efforts, ce vêtement ne s'ajustait pas sur mes épaules. J'avais espéré pourtant moi aussi trouver quelque valorisation, quelque raison d'être dans le travail, les études, l'enrichissement, cette course fréné-

tique que la vie en collectivité réclame de chacun. L'enfance, l'adolescence avaient passé, puis était venu le temps de l'âge adulte. Je ne voyais toujours pas en quoi tant d'agitation était nécessaire. J'ai cru pendant longtemps qu'en cela reposait le vrai sens de la solitude : non pas dans l'isolement, la distance d'un corps par rapport à un autre, mais plutôt dans ce contraste profond entre soi et le reste des hommes. Mais à l'heure où j'estimais ma fin venue, voilà que la mort accordait un tout autre poids à cette solitude que je pensais connaître. La proximité de mon propre anéantissement m'apprenait le désert que crée, sans doute en nous tous, notre fatalité d'êtres périssables. Je sais aujourd'hui que ce désert-là n'est fait ni de sable ni de pierres, que le vent n'y souffle pas, que nulle végétation n'y plonge ses racines, que nulle bête n'y trouve refuge et qu'aucun ciel ne luit au-dessus de sa patrie. Sur son sol règne un silence peu commun, à mille lieues de la solitude parleuse qui avait été la mienne jusque-là. J'avais sur ce territoire, qui en annonçait un autre plus sombre encore, peut-être plus impatient de m'accueillir. Comment se glisser dans l'au-delà ? Cette absorption en moi-même à laquelle je m'étais livré depuis tout à l'heure m'a bizarrement permis de m'échapper de moi : soudain, j'ai voulu voir le ciel, ce ciel dont j'avais tant de fois étudié les contours, les couloirs et les cascades, les avions et les mondes suspendus. Je ne sais si j'ai rêvé ceci : à la fin, quand l'ambulance s'est immobilisée, j'ai demandé, juste avant d'entrer dans l'hôpital, qu'on me laisse pendant une minute observer le ciel. C'était le soir, l'air résonnait du chant entêtant des insectes. Là-bas, des enfants jouaient sur le trottoir. Les premières étoiles s'allumaient. La vie continuait, sans moi, me semblait-il déjà. Puis on a poussé la civière jusqu'aux urgences, et je me suis aperçu que pas une fois je n'avais envisagé une suite à mes jours finissants, une vie après la vie, comme on dit.

L'idée de la mort comparée à un voyage est étrange. Il faut

croire très fort en quelque chose de beaucoup plus grand que soi pour imaginer le trépas comme un passage vers un autre lieu, à tout le moins vers une autre réalité. J'ai peu de choses à dire à ce sujet. Durant mon transport vers l'hôpital, à un moment j'ai beaucoup pensé à ma mère, morte trois ans plus tôt, et puis à mon père, disparu lui aussi juste l'automne d'avant. Étais-je en route pour les rejoindre? Il m'aurait fallu pour admettre cela une prédisposition particulière du cœur. Peut-être ma dévotion à ce monde magnifique et terrible où j'avais vécu pendant plus de quatre décennies était-elle trop grande : le réel ne me suffisait jamais, mais je ne pouvais me convaincre de son prolongement au-delà de ses propres lisières. Dans une sorte de mouvement accordé aux impératifs de l'existence, j'avais toujours cru à l'autorité de l'amour. J'ai fortement aimé beaucoup de gens. Parmi eux se trouvait ma mère, que j'avais aimée comme un puisatier aime la terre : il y avait en cet amour la joie féconde de celui qui creuse les choses et qui étanche ainsi non pas une soif d'eau, mais plutôt sa soif d'une sorte de verticalité. Car en toutes circonstances ma mère, au lieu de s'affaïsser, s'appuyait au contraire sur des fondations que la terre elle-même semblait lui dédier. J'avais puisé en elle un peu de cette force tranquille. En ce jour même que je décriis, cette solidité me servait encore et me préservait, pour l'instant du moins, de m'écrouler sous le poids de ma propre infortune. Néanmoins, j'étais convaincu que ma mère reposait tout entière sous l'herbe du petit cimetière. Ainsi, il me semblait que même l'amour n'autorisait pas à croire à un débordement des jours dans l'au-delà, à ce voyage d'une âme vers un endroit dont nul n'était jamais revenu pour en aménager le passage. J'ai entendu un jour l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt raconter cette expérience singulière, vécue alors qu'il voyageait à pied en plein désert avec des amis. À un moment, Schmitt prend les devants, s'attarde ici et là à la contemplation d'un pay-

sage, d'un escarpement, d'une pierre aux formes originales. Il s'aperçoit bientôt qu'il a perdu la trace de ses camarades. Il revient sur ses pas, cherche partout le signe de leur passage, crie à l'aide, en vain. La nuit tombe. Résigné, il s'assied au pied d'un rocher, s'ensable pour éviter le gel puis, se préparant à vivre les heures les plus effrayantes de sa vie, fixe d'un œil inquiet les étoiles innombrables qui s'illuminent une à une. Or, cette nuit-là, en définitive des plus exaltantes, fut pour lui la première de sa vie de croyant. C'est en effet dans ce désert, seul au cœur de la nuit glaciale, le corps mêlé à la terre, que lui est apparue une sorte d'évidence de l'existence de Dieu. J'aimerais pouvoir en dire autant. J'aurais voulu, comme Éric-Emmanuel Schmitt et des milliers d'autres, vivre cette expérience d'une révélation. Il me semblait que ceux qui avaient la foi connaissaient une quiétude qui, le plus souvent, m'était refusée. Ma tranquillité, plus terrestre, plus organique, jaillissait d'une autre fontaine : celle du corps patient, de la nature désinvolte, n'attendant que le passage des jours. J'aurais voulu de la foi de ceux qui avaient vu fleurir en eux-mêmes une conscience sinon plus élevée, du moins se pliant davantage aux mystères du monde. Mais je ne consentais guère à l'énigme de la beauté des choses : je cherchais, et presque nulle part ailleurs que dans le monde, l'explication de son miracle. Dans cette quête incessante, Dieu, s'il se souciait un peu de moi, ne me le faisait guère savoir. Quelqu'un m'a dit un jour : « Tu cherches trop Dieu pour ne pas le trouver. » Mais où donc le trouverais-je ? S'il ne s'était pas manifesté même dans cette ambulance dont je parle, où diable me restait-il à chercher ? Dans la mort ? Qui voudrait d'un dieu qui ne serait que dans la mort ? Les plus vieux surtout m'exhortaient à la prière. Mais je m'apercevais que toute ma vie j'avais prié sans le savoir : ces heures passées à mesurer le ciel et ses étoiles, à m'émouvoir du regard mélancolique des bêtes, à marcher dans la nuit, à écrire, à mettre le plus

souvent dans l'amour le meilleur de moi-même, à m'indigner du gâchis de la coexistence des peuples, tout cela appelait en moi au recueillement. Je m'énervais à l'idée que Dieu ne se montre à nous que par des voies cachées, impénétrables. Je ne voulais pas d'un dieu à devinettes. Je le voulais assis à ma table, partageant ma fatigue et répondant clairement à mes questions : Qu'y a-t-il dans le cœur ? Qu'est-ce que la mort ? Comment vivre ? À la campagne chez nous, des cerfs se risquaient parfois jusque sous nos fenêtres. Il me semblait voir dans leur œil interrogateur plus de religion que dans la plupart des églises où j'étais entré. Mais aussi, peut-être Dieu logeait-il dans ces animaux farouches et sans voix, dont la fréquentation des hommes se limitait à si peu de chose. Peut-être les cerfs, en s'approchant si près de notre maison, s'essayaient-ils à m'inoculer quelque vibrion de foi. On ne se surprendra pas du pacte que j'ai conclu un jour avec la nature. Chaque bête fuyante, chaque branche comme grimpée sur le ciel, chaque fougère ciselée par je ne sais quelle main de maître, chaque pluie venue laver la terre me paraissait contenir une promesse. Toute ma vie fut le réceptacle de cette promesse. Je me suis souvenu de ces choses sur la civière tandis que, agonisant, j'entendais faiblement, à travers une sorte de brouillard, les voix soucieuses des médecins qui m'auscultaient : oui, toute ma vie je n'avais fait que prêter l'oreille au grand orchestre du monde. À présent que je sentais mon corps même se clore, que je devinais en train de se rompre les derniers câbles me retenant encore ici-bas, je songeais de nouveau à ma femme, à mes frères, à ma sœur. Désormais, je ne reverrais plus la montagne derrière chez nous, ni les cerfs, ni les arbres si près du ciel. De toute évidence, je ne connaîtrais pas l'issue du serment que les cerfs, les arbres et la montagne m'avaient fait. Mais j'emportais avec moi dans la mort l'image de ceux qui m'en consolaient.

Les heures qui suivirent restent marquées d'une impression d'irréalité, d'interventions affairées, de tensions et d'inquiétude grandissante. Vivais-je encore? Comment peut-on douter de cela, de la réalité des battements de notre propre cœur, d'une main aimée posée sur la nôtre, des coups répétés que la douleur cogne sur le corps, comme rétorquant à l'injure d'une porte qui refuse de s'ouvrir? Dans un premier temps, il y a dans la douleur physique intense une déchirure : la brutalité de son offense taillade le rideau de la conscience. Nous étions dans le fief de la vie, voici que nous n'y sommes plus tout à fait. Cependant, nous ne sommes pas encore dans la mort. Quelque chose de nous s'y affaire, mais le temps n'est pas venu. L'esprit et la chair se consultent, règlent leurs différends. Ils y arrivent à la fin en une spectaculaire coalition : tout s'éteint en même temps, et soudain ce n'est plus l'existence. Peut-être la douleur trouve-t-elle en cela sa raison d'être : servante loyale du néant, elle prépare l'organisme à son entrée dans le trépas en abrogeant ce qui faisait, du temps de la vie, le grand divorce du corps et de l'âme. Ultimement, la douleur serait donc unificatrice, en ceci qu'elle réconcilie cette part de nous-même qui se sait mortelle et cette autre part qui lui cherche bataille.

Celui qui souffre plus que ne le permet la décence, que ce soit dans son corps ou dans son âme, n'a déjà plus autant

accès à la grande et haute famille humaine. Il en est pour l'essentiel exclu, en ce que la dignité qui lui était donnée avec la paix de la chair et de l'esprit est à présent niée. Le voilà désormais membre d'une communauté autre que celle de ses semblables, plus près de la pierre que de la fleur. Et si l'un et l'autre groupe se tendent la main, aucun ne se touche jamais : il faudrait, pour cela, que les pierres et les fleurs se comprennent, qu'une sève circule dans celles-là, qu'une inertie séculaire habite celles-ci. Il me semble que c'est la raison pour laquelle l'homme souffrant est si seul : sa souffrance le séquestre, et les barreaux de sa prison se nomment incomunicabilité, dissemblance, fossé.

Mais, pour moi, des mains expertes ont à la fin interrompu cela. Au moment même où je mourais, on m'a ouvert le ventre, on y a défait en partie ce que la mort y avait entrepris. En partie, car même après, la mort est restée longtemps à traîner, elle ne se résignait pas à rendre ce corps que non seulement elle avait convoité, mais dont elle s'était presque saisi. Intubé, placé sous respirateur et relié à divers appareils de surveillance et par intraveineuse à au moins une quinzaine de solutés, je resterai ensuite plusieurs jours dans une sorte de coma, de demi-inconscience, plus mort que vif. Ces jours-là laisseront curieusement une trace beaucoup plus profonde dans mon esprit. J'en ai notamment ramené un rêve étrange, interminable. Dans les semaines ayant suivi mon réveil, je n'ai cessé de revoir en pensée ce songe et ses innombrables images. Même éveillé, je n'avais qu'à baisser les paupières, et les scènes revivaient devant mes yeux. Mais pourquoi ces images-là n'étaient-elles faites que de paysages désolés, d'êtres achevant de mourir dans la poussière, d'horizons grisâtres d'où nulle vie ne surgissait jamais ? On aurait dit que mon cerveau, cette succursale du corps, s'était préparé à sa fin.

Le plus extraordinaire ne fut pas de ne pas mourir, mais plutôt d'émerger finalement de ce sommeil d'outre-tombe,

en somme de *revenir* à la vie, alors que tout annonçait ma perte. J'avais cru ne plus revoir ce monde. Voilà qu'il m'était redonné. Du creux de mon lit, le matin même de mon retour à la vie consciente, j'ai demandé à l'infirmière qui veillait sur moi d'ouvrir le rideau de la chambre. La lumière blanche du petit jour, inondant alors soudainement les murs, demeurera à jamais pour moi parmi les trois ou quatre choses les plus touchantes que j'aie vues sur cette terre. Mais un sentiment bien plus fort encore m'a traversé tout entier lorsque, plus tard, mes frères et ma sœur sont arrivés à mon chevet et que, de mes mains tremblantes, j'ai pu toucher les leurs. Peut-être en vérité suis-je bel et bien mort pendant que je dormais, enfermé dans mon rêve lent et terrible. Sans doute, en tout cas, une partie de moi est-elle morte en ces jours-là. À présent même que j'écris ces lignes, ne suis-je pas en train de vivre une vie autre, plus haute, peut-être plus difficile aussi, à cause de l'exigence qu'a créée en moi-même le souffle de la mort sur mon visage ? Car cette exigence est en partie faite d'entraves : une chaîne me relie désormais à la mort, qui me rappelle sans cesse notre filiation mutuelle et irrévocable. Dorénavant, je ne peux plus effleurer de mes doigts la terre sans penser : « Cette poussière où s'impriment aujourd'hui mes pas me recouvrira un jour. La terre ne retient mon passage que pour mieux se souvenir, à la fin, qu'il faudra m'y enfouir, comme dans une mémoire. » Mais cette conscience naissante, qui se propage dans le corps complètement, est le contraire de la tristesse. Je ne peux m'expliquer la joie ardente qui veut désormais sourdre de mes veines, de mon esprit, à cette seule pensée que mon avenir aura une fin. Peut-être, en nous-mêmes, un mécanisme simple enclenche-t-il, quand il s'ébranle, cette urgence de célébration que toute vie nouvelle inaugure puis cultive, du fait même de l'intuition de sa brièveté. J'écris ce livre afin de dire ceci : je suis vivant parce que mon corps et le néant qui l'attend se sont rencontrés par

accident, un jour de grand soleil, et que de cette rencontre est née une étoile qui danse.

Les éléphants, dit-on, ont une conscience particulièrement aiguë de la mort, de la leur sans doute, mais aussi de celle de leurs semblables. Au cours des migrations, lorsqu'ils découvrent les restes d'un congénère, on les voit briser la colonne qu'ils avaient formée depuis le dernier point d'eau et venir se recueillir sur les chairs et les ossements déjà à demi ensevelis. Écrasé de chaleur, conduit comme toujours par une femelle, le troupeau, souvent une trentaine de bêtes, encercle le défunt. Les longues trompes le caressent, l'enserrent. Certains individus s'écartent, vont arracher des herbes qui poussent non loin, puis viennent en recouvrir le corps. De la terre et du sable sont aussi soufflés sur ce qui subsiste de la grande bête. La cérémonie dure longtemps, apparemment ponctuée de silences. Mais en réalité, tous émettent des infrasons, inaudibles à notre oreille humaine. Que se disent-ils, que murmurent-ils donc, ces animaux étranges qui ont au moins ceci en commun avec nous : le désir secret et improbable que le trépas contienne encore un peu de cette vie pourtant achevée ? J'ai partagé pratiquement toute ma vie avec les animaux. Je les ai observés, fasciné, sans cesse touché par leur beauté, mais aussi troublé par cette lumière étrange dans leurs yeux. C'était comme s'ils ne voyaient pas le même monde que nous ou, plutôt, comme s'ils voyaient à travers lui une réalité qui échappait à nos sens. Peut-être, en effet, notre monde n'était-il pour eux qu'un filtre agissant à la manière d'un verre dépoli et leur permettant de discerner au-delà des simples apparences. Enfant, j'avais souhaité me changer en chien ou en cheval. Il me semblait que les choses devaient être plus belles ou, en tout cas, moins jalouses de leur secret, dans cet univers comme s'ajoutant au nôtre, et dont je croyais voir le reflet dans le regard des bêtes. Ainsi les animaux me paraissaient détenir une clé. À défaut de posséder

cette clé, j'ai toujours tenté de forcer une serrure, le verrou solide assurant son mystère à tout ce qui fait la marche des jours : le hasard, l'adversité, l'avenir, la beauté, l'affliction. Sans doute cette quête fut-elle nourrie de chimères. Du moins n'aura-t-elle pas été complètement vaine. Je dois beaucoup à cette ambition d'augmenter le monde, d'en découvrir une dimension plus éminente, je dirais plus glorieuse : sans cette recherche, si proche d'une prière, je ne serais pas devenu écrivain. En définitive, c'est mon chien, c'est le cheval que j'allais caresser, c'est le renard que je voyais passer et dont j'enviais la fulgurance, qui, parmi les premiers, m'auront mené à ce métier. C'est qu'il y a dans le travail de l'écrivain quelque chose qui précède la conscience et qu'un processus plus ancien organise : les pierres, qui, il y a quatre milliards d'années, firent naître de leurs entrailles la vie sur terre, ont dû être soulevées par ce même désir de progression vers une vie plus achevée. Les bêtes, bien plus que nous il me semble, ont maintenu ce désir en elles. Elles se souviennent du passé lointain. À l'hôpital, quand je me suis finalement éveillé au bout de quelques jours, je voulais à nouveau me changer en chien ou en cheval. J'avais besoin, sans doute plus que jamais auparavant, de voir en ce monde davantage qu'une terre de souffrance et de peine. Plus encore : j'espérais que le monde ne soit que le prolongement de mon songe, et qu'à la fin en jaillisse la réalité peut-être plus émouvante d'un cheval ou d'un chien.

Pendant treize ans j'ai vécu avec Félix, un gros chien noir dont la gentillesse compensait largement l'intelligence ténue. Chaque matin, quand je partais pour le travail, je lisais dans ses yeux ces mots, toujours les mêmes : « Reviendras-tu ? » Treize ans, cinq fois par semaine, et toujours ces mêmes mots dans son regard, cette même absolue désolation trahie par ses oreilles rabattues, sa queue arrêtée dans son balancement par tout le chagrin du monde. Mais le soir je rentrais et pour lui

c'était la fête. Il me jetait sur le plancher et m'y maintenait avec ses grosses pattes noires en agitant frénétiquement la queue; c'était comme si je venais le libérer d'Auschwitz. Dans ses yeux il y avait ces mots, toujours les mêmes : « Hourra ! Tu es revenu ! » Puis, un soir, maman est morte. Autour du lit, un de mes frères a dit : « Adieu, maman. » Mais ensuite nous sommes restés encore un peu quand même pour voir si elle n'allait pas se raviser et nous revenir, si elle n'allait pas ouvrir les yeux, se lever, faire sa valise et repartir avec nous. C'est la chose la plus extraordinaire que je connaisse : tous ceux que l'on aime mourront un jour, tous sans exception, et pourtant personne n'y croit. Dehors, l'été mourait à son tour. On était à la fin du mois d'août, les étoiles par milliers jetaient sur le monde une sorte de lumière ultime. Adossé à son rocher dans le désert, Éric-Emmanuel Schmitt avait-il vu cette même lumière ? Si elles le pouvaient, que nous diraient-elles, ces étoiles qui ont tant vu le monde s'agiter ? J'y cherchais quant à moi un signe de maman. J'aurais souhaité qu'elle me fasse connaître le moment de son retour. C'est à cet instant que j'ai repensé à mon vieux chien. J'ai dit tout bas, comme pour moi-même : « C'est donc ça qu'il a ressenti chaque matin pendant treize ans. » À la fin je suis monté dans l'auto et, escorté par tout ce ciel, j'ai filé vers chez moi, en chemin vers la nouvelle vie qui m'attendait, ma vie sans mère. Au fil des kilomètres, je pensais bien sûr à elle. J'étais à la fois soulagé qu'elle ne souffre plus et complètement désolé de savoir que je ne la reverrais plus jamais. Au cœur de cette nuit qui m'enveloppait, je me sentais, comment dire ? humain. Humain comme les chiens, comme les éléphants.